

MICHEL BANNIARD
DIRECTEUR D'ETUDES
EPHE-SORBONNE

CONTRIBUTION AUX MELANGES DOLBEAU

Titre : *Sur la notion de latin tardif à la lumière des systèmes langagiers d'Augustin*

1] DE L'ANTIQUITE TARDIVE A LA LITTERATURE LATINE TARDIVE

Un grand sujet sur un grand écrivain pour une contribution de taille limitée : ce genre de défi valait-il la peine d'être relevé ? Oui, dans la mesure où il s'agit de saisir cette occasion pour reprendre le cadre d'une réflexion qui paraît à la fois cruciale et défailante. Elle est cruciale dans la mesure où le statut du latin tardif en tant que langue n'a pas encore entièrement trouvé son assise dans le champ de la recherche non pas tant littéraire qu'à proprement parler linguistique. Elle est défailante dans la mesure où la masse des publications touchant les grands textes de l'Antiquité Chrétienne ne s'intéressent que de façon très minoritaire aux aspects proprement langagiers. Et ces études, plutôt rares (par rapport à la masse des publications, comme le manifeste le moindre coup d'oeil au *Bulletin d'information et de liaison de l'AIEP*), traitent des aspects culturels, religieux et, de façon exceptionnelle, il est vrai, stylistiques, plutôt que strictement linguistiques. Or, ces dernières voies d'approche ont été pendant un temps, et il y a maintenant quelques générations de cela, au coeur de travaux qui ont marqué leur époque et dont l'héritage n'a pas été complètement assumé sur "la langue spéciale des chrétiens" [MOHRMANN, 1932]. D'une part, la majeure part de ces enquêtes a assez peu concerné les structures proprement dites de ce latin (les aspects lexicologiques y ont largement dominé) ; d'autre part, elle a peut-être un peu trop complaisamment souligné que, par rapport à l'accrochage conservateur des auteurs païens, les auteurs chrétiens avaient accompli un décrochage [MOHRMANN, 1961]. Ce dernier point entraine alors en résonance avec la thématique générale de la première moitié

du XX^e siècle tant sur la "décadence" de la culture antique, que sur la "décomposition" du latin. La seconde moitié du même siècle a conduit une majorité de chercheurs à modifier profondément cet héritage dans un sens toujours plus dynamique. L'évolution d'un maître comme H.I. Marrou a été à cet égard exemplaire : sa thèse, dans sa forme initiale parue avant la deuxième guerre mondiale, insistait sur la "fin de la culture antique" et sur sa "décadence" révélées par l'oeuvre d'Augustin ; mais vingt ans plus tard, une longue et passionnante relecture de ce même maître, invalidait ces conclusions [MARROU, 1958]. Bien entendu, la documentation augustiniennne n'avait pas changé de visage entre temps ; mais l'auteur, lui, avait transformé son paradigme pour insister sur la spécificité de cette culture, qu'il appelait désormais "Antiquité Tardive". La découverte que les III^e-VI^e siècles n'étaient ni l'Antiquité Classique, ni le Haut Moyen Age a ouvert la voie à de nombreux travaux qui ont définitivement planté un nouveau cadre épistémologique, tant en histoire de la culture qu'en histoire littéraire.

C'est ainsi que nous parlons désormais familièrement de "littérature latine tardive" [HERZOG, 1993] et par voie de conséquence de "latin tardif (et non plus de "bas latin"). Une tel équipement mental était à peine concevable avant les années 60 du XX^e siècle. La reconquête intellectuelle de ces territoires littéraires a conduit à la réévaluation d'une littérature tardive, tant païenne que chrétienne [FONTAINE, 1970, 1981], et à des modifications radicales de jugement sur certaines de ses grandes figures [GALLAND-HALLYN, 2009 ; GIOANNI, 2006]. Il restait à s'engager dans la recherche des caractères proprement linguistiques (et non plus seulement littéraires) de ce latin tardif.

2] DE LA LITTÉRATURE A LA LANGUE TARDIVE

Cela ne s'est pas fait non plus sans peine et sans atermoiements divers. L'extension des concepts conquis dans les domaines déjà évoqués de la recherche aurait dû s'étendre logiquement au champ linguistique : la notion d'une latinité antique tardive aurait dû apparaître de plein droit. Cela s'est effectivement produit [LÖFSTEDT, 1959], mais au milieu de contradictions et de résistances considérables dont le panorama ne saurait être brossé ici. La raison de ces blocages est que cette petite révolution épistémologique heurtait un supposé savoir bien ancré dans la tradition de disciplines qui s'étaient bâties entièrement sur lui (spécialement la philologie romane).

Cette brève contribution s'inscrit exactement dans ce cadre heuristique. D'un point de vue proprement linguistique, le développement d'une littérature latine chrétienne a signé la conquête par les intellectuels chrétiens d'un acrolecte lui aussi chrétien. Le latin d'Augustin illustre suffisamment cette réalité pour se référer à lui dans la recherche des paramètres définitoires globaux. A ce point, il convient de répéter des critères distinctifs que l'usage courant de la langue des érudits contemporains brouille souvent quelque peu, au détriment d'une recherche vraiment scientifique. En effet, c'est abusivement que les spécialistes parlent souvent de la "langue" de Montaigne, de Racine ou de Proust. Dans chaque cas, nul ne doute que tous trois pensent et écrivent en langue française, ce qui signifie alors que le mot "langue" est impropre (ou métaphorique) et qu'il désigne non pas leur langue, mais leur style. Lorsqu'il s'agit d'Augustin, il en va sensiblement de même avec cette implication, parfois avérée et parfois masquée, qu'il y a aussi dans son cas une hésitation sur le statut linguistique de sa langue et de son style. Car, si nul ne doute qu'il ne soit un auteur latin, une part significative des chercheurs a longtemps mis en doute que son latin soit à classer dans la continuité de la latinité ancienne (quel statut accorder à ce nouveau latin comme langue ?) et que ses styles soient à échelonner dans la continuité d'un même ensemble. C'est-à-dire que les changements de style effectivement observables entre le *genus grande* de ses oeuvres majeures et le *genus submissum* de ses oeuvres mineures, comme certains sermons, auraient été si profonds qu'ils relèveraient non de registres différenciés à l'intérieur d'une même langue, mais de langues déjà distinguées [VINCENT, 2001]. Autrement dit, le style de certains sermons a été mis sur le même plan que la langue de textes réputés "vulgaires" (point qui est par ailleurs contestable et contesté) comme la *Peregrinatio Egeriae*. Et du coup, la notion de latinité tardive conçue comme un ensemble vivant tendait dans une telle perspective à se démailler dans un clivage sinon médiéval, du moins pré-roman.

Bien entendu, cette problématique fourmille de questions auxquelles l'oeuvre écrite (ou dictée) d'Augustin apporte des éléments de réponses et riches et solides, pour peu que lui soient posées les bonnes questions avec le paradigme approprié. Lui-même, directement ou indirectement, nous a légué une ample et riche théorie du langage, de la langue latine, et de ses styles qui ont permis de conclure à l'existence d'un "age d'or augustinien" pendant lequel le latin tardif continue de

présenter un fait langagier unaire [BANNIARD, 1992, chap. 2 ; MANDOUZE, 1968, p. 50 sqq.]. Ceci ne signifie évidemment pas "unitaire". Mais, pour proposer une réponse innovante à cet ancien débat, le recours à une terminologie technique est indispensable ; ses éléments et sa mise en oeuvre ont été présentés dans d'autres travaux [BANNIARD, 2005, 2008a, 2008b]. L'hypothèse avancée ici est que le diasystème latin traverse dans le cas d'Augustin tous les types de texte, quel qu'en soit le style, et donc tous les niveaux de langue qu'il met en jeu. Corrélativement, les fluctuations par rapport au diasystème latin s'amplifient plus ou moins selon les contextes *-dia* [VAN DEYCK, 2005], mais sont toujours accrochées à l'intérieur des bornes limites de ce diasystème. Les détails de cette modélisation linguistique ont été présentés ailleurs [BANNIARD, 2011] : cette contribution en est une application particulière.

On laissera de côté l'interminable et excessif débat sur le rapport entre écrit et oral [MILLER, 2006]. Il est impératif de ne pas faire à priori une hypostase de ce dernier par rapport au premier. Mais dès qu'on entre dans le modèle des variations *dia*, on trouve automatiquement accolés à lui la problématique des niveaux de langue. Et le modèle général et générique doit être paramétré différemment selon les époques considérées. C'est un fait linguistique : un énoncé, considéré absolument, oral ou écrit, en langue simple peut être parfaitement latin ; un énoncé en langue complexe, considéré de même, peut être nettement roman. Et c'est un fait stylistique : un énoncé peut être formulé en *sermo simplex*, tout en s'intégrant à un moment de *genus grande* [ELFASSI, 2004, p. 92], comme l'a d'ailleurs expliqué en détail Augustin lui-même dans le *De doctrina christiana* [NORDEN, p. 617 sqq.]. Cette réalité intriquée complique nos tentatives d'évaluation. C'est pour cette raison qu'il avait fallu autrefois prendre la précaution d'une calibration externe, partant des modes de fonctionnement de la communication verticale au temps d'Augustin, pour placer le curseur d'évaluation diachronique entre le latin parlé tardif et le roman parlé archaïque. Les conclusions en placent l'Afrique du V^e siècle à l'intérieur de la latinophonie tardive [BANNIARD, 1992 ; 1995]. C'est donc à l'aune de cette chronologie externe qu'est esquissée ici, de manière complémentaire à d'autres études, une approche interne.

Il n'est pas possible de faire l'économie de tableaux techniques pour engager celle-ci (mais après tout les débats sur la christologie de l'époque, sur le destin, sur le libre arbitre ont requis un outillage logique plutôt complexe !). A partir du moment où l'oeuvre d'Augustin s'insère dans le cadre d'un monde latinophone, les principes et les paramètres des variations (le terme de fluctuations serait en fait préférable pour dérober l'enquête à une axiométrie normative) de niveaux de langue mis au point par des générations de sociolinguistes (et de dialectologues) s'imposent comme pilotes méthodologiques. Un des principes majeurs de cette manière de réfléchir au fonctionnement de la parole réelle est le refus de toute représentation dualiste (*High Level/Low Level*, ou, en d'autres termes, *acrolecte/ basilecte*) qui a conduit une partie importante des philologues à une représentation dualiste confortable (pour leur quiétude mentale), mais fautive (au détriment de la réalité), et en fait bien trop réductrice. C'est le sujet de nombreuses autres discussions.

Entre l'acrolecte et le basilecte existe en fait un *continuum* langagier. Dans une société latinophone comme l'Afrique romaine du V^e siècle, il est raisonnable de postuler un nombre élevé de niveaux intermédiaires selon une typologie comme celle-ci, qui reprend et amplifie des tableaux déjà présentés précédemment, eux-mêmes empruntés à la sociolinguistique synchronique [TRUDGILL, 1991] :

I - Acrolecte.

II - Métalecte.

III - Katalecte.

IV -Hypolecte.

V - Basilecte.

On le concèdera volontiers : il n'existe pas de modèle théorique qui requière cinq niveaux. Le choix du chiffre cinq repose sur l'analogie avec des travaux faits, eux, en synchronie, sur le refus de l'ancien modèle dualiste (Acro-/ Basi-) et sur la richesse même du tissu langagier considéré. Bien sûr, la liste pourrait s'allonger. Par ailleurs, les catégories II, III et IV pourraient être regroupées sous une rubrique "mésolecte": ce sera à d'autres études de retailler cette configuration. Son bon usage en l'état actuel requiert une première nuance : les niveaux de langue désignés par ces noms et ces chiffres, tout en étant bien repérables et définissables, ne sont néanmoins pas des entités séparées de manière

tranchée les unes des autres ; elles sont au contraire en interaction réciproque dans une mesure dépendant des contextes de réalisation. Une bonne image analogique serait celle des dialectes géographiques d'une même langue (par exemple du Lombard au Romain...). Ensuite, il convient de caractériser ces niveaux par des traits dominants selon des critères principalement linguistiques, repris ici d'autres publications, et présentés brièvement en annexe.

3] ECHANTILLONS DU TREILLIS LANGAGIER

Il est évidemment exclu de trouver des perturbations sérieuses de la graphie dans une tradition manuscrite si soignée, ce qui masque certaines fluctuations, notamment dans la catégorie, si fluctuante à cette époque des cas obliques en morphologie nominale. Mais une approche complémentaire au pilote proposé et compensatoire à cette difficulté est de repérer aussi les manques ou les fréquences basses. Ainsi, la théorie suppose que les formes en *-ibus* et en *-ium/um* sont évanescentes en LPT ordinaire du V^e siècle : leur rareté peut servir d'indicateur, etc... D'autre part, l'assertion initiale requiert une mise en jeu fine de trois évaluations :

- a) Bien établir la présence complète des registres I-V dans les écrits augustiniens.
- b) Vérifier que les discontinuités ne brisent pas le *continuum*. Ceci relève d'un paramètre dirimant : on a pu établir qu'au VIII^e siècle le latin carolingien officiel (diplômes, capitulaires), contrairement à une idée reçue, fluctuait tellement dans ses niveaux qu'il changeait non pas seulement de type de style, mais surtout de type de langue.
- c) Précisément un procédé sûr de vérification de l'existence de ce *continuum* est de vérifier la présence de niveaux III-IV (évidemment en proportion minoritaire) dans des textes à priori relevant de niveaux I-II, et inversement. Le *continuum*, s'il correspond à un tissu langagier massivement latinophone, doit déborder les différences de niveaux non seulement à l'intérieur d'un genre, mais aussi d'un genre à l'autre.

Les principaux traits ainsi définis sont illustrés ici par un échantillonnage de textes, bref, évidemment, et surtout destiné à une d'orientation pratique première vers des travaux plus étendus.

Le niveau I (acrolecte) se trouve aisément partout dans les oeuvres majeures d'Augustin, et

on se bornera à cette citation : *Erit ergo illius civitatis et una in omnibus et inseparabilis in singulis uoluntas libera, ab omni malo liberata et impleta omni bono, fruens indeficienter aeternorum iucunditate gaudiorum, oblita culparum, oblita poenarum. Nec ideo tamen sua liberationis oblita, ut liberatori suo non sit ingrata. Quantum ergo adinet ad scientiam rationalem, memor praeteritorum etiam malorum suorum ; quantum autem ad experientis sensum, prorsus immemor.* (Civ., 22, 30, 4). Mais, conformément au modèle proposé, il se rencontre aussi dans ses oeuvres mineures, comme sa prédication. Là, évidemment, il y est en général minoritaire (le bon fonctionnement de la Communication Verticale collective le requerrait), mais il affleure de temps en temps : *Moderatio ergo illa, ut neque Iudaei prohiberentur neque gentes cogere, servata est ab apostolis et decreta concilio. Cum enim haec quaestio multos exagaret, multos perturbaret, conuentum est ad Hierosolimam, congregatisque omnibus apostolis atque senioribus Ecclesiae, hoc est presbyteris et quibusque praedicatoribus Euangelii et praepositis ecclesiarum, communi consilio, inspirante utique Domino, constitutum est ut neque Iudaei ab istis prohiberentur, neque ad ista gentes cogere* [DOLBEAU, 1996, p. 50, par. 8].

Le niveau II (métalecte), d'une haute fréquence dans les oeuvres majeures, se déploie par exemple abondamment dans les *Confessions* : *Gaudebam etiam, quod uetera scripta legis et prophetarum iam non illo oculo mihi legenda proponebantur, quo antea mihi uidebantur absurda, cum arguebam tanquam ita sentientes sanctos tuos. Verum non ita sentiebant. Et tanquam regulam diligentissime commendaret, saepe in popularibus sermonibus suis dicentem Ambrosium laetus audiebam* (Conf., 6, 4, 6). Il est de manière logique présent aussi en une fréquence élevée dans les sermons : *Illud sane tenete, fratres, quod saepe diximus sanctitati uestrae, ne sollicitudines saeculi tollant de cordibus uestris quae audistis : quando concedit aut temptandos Deus iustos, ut probentur, aut flagellandos, si corripere uult propter peccata quae restant, si propter peccata flagellandos concedit, ipsis prodest. Sin autem ut manifestentur, quia ignorabantur, illis prodest, quibus innotescunt, ut imitentur eos.* [DOLBEAU, 2005, p. 179, par. 8].

A partir du niveau III (katalecte), la proportion a tendance à s'inverser entre les oeuvres majeures et les mineures. Cette modification du rapport est prédictible d'après le modèle, et donc aussi logique. C'est évidemment dans les sermons qu'il est le plus attesté : *Vnde mihi uenit in mentem cum magno dolore commemorare ausum fuisse Parmemianum, quondam Donatistarum episcopum, in quadam epistula sua*

ponere esse episcopum mediatorem inter populum et Deum. Videtis quia pro sponso se opponunt : cum sacrilegio adulterio corrumpunt animas amienas. [DOLBEAU, 1996, p. 407, par. 52]. Ce niveau apparaît dans des proportions cette fois minoritaires, certes, mais significatives dans les oeuvres majeures : *Ergo ille... miraculis conciliauit auctoritaem, auctoritas meruit fidem, fide contraxit multitudinem, multitudine obtinuit uetustatem, uetustatem roborauit religione.* (*De ut. cred.*, 32 ; cité et commenté par HOFFMANN, 1997, p. 408). Ou bien : *Vivebat itaque homo in paradiso sicut uolebat, quamdiu hoc uolebat quod Deus iusserat. Viuebat fruens Deo, ex quo erat bonus. Viuebat sine ulla egestate, ita semper uiuere habens in potestate.* (*Ciu. Dei*, 14, 26).

Le niveau 4 (hypolecte) se présente évidemment de façon bien plus abondante dans les oeuvres mineures que dans les majeures. Même s'il ne constitue pas une part majoritaire dans la prédication, il y abonde : *Et unde incipit creatura Dei ? Ab angelis. Et quo desinit creatura Dei ? Vsque ad terrena mortalia. Sursum uersus finis creaturae est, ultra quem Deus est. Deorsum uersus finis creaturae est, ultra quem nihil est. Incipe ergo numerare dona interim quae habes, nondum acceptis illis quo uocatus es. Incipe. Vide bona terrena, lucem...* [DOLBEAU, 1996, p. 594, par. 2]. On trouvera ailleurs une analyse plus détaillée de cet hypolecte augustinien [BANNIARD, 2005, p. 165-171]. Cette caractérisation est purement linguistique et non esthétique : quel qu'en soit le niveau de langue, les sermons interrogent leurs commentateurs les plus subtils [COURCELLE, 1963, p. 595 sqq.] Inversement, de temps en temps, même dans des oeuvres majeures et tendues, ce niveau introduit une sorte d'étal stylistique : *Vivebat itaque homo in paradiso sicut uolebat, quamdiu hoc uolebat quod Deus iusserat. Viuebat fruens Deo, ex quo erat bonus. Viuebat sine ulla egestate, ita semper uiuere habens in potestate. Cibus aderat, ne esuriret, potus ne sitiret, lignum uitae ne illum senecta dissolueret... Nullus intrinsecus morbus, nullus ictus metuebatur extrinsecus. Summa in carne sanitas, in animo tota tranquillitas* (*Ciu. Dei*, 14, 26). Ce latin paraît d'une simplicité...paradisique ! Toutefois, le souci polémique peut donner aussi place à ce niveau : *Quoniam fides ista catholica est, et tamen tua non est : tu ergo, ubi es ? Vide, obsecro, et redi. Videre tibi expedit, non inuidere : redire cupimus, non perire* (*Op. imp. contra Iulianum*, I, 59). Ce passage a fait l'objet de commentaires récents [RIBREAU, 2009, p. 245], qui concluent un peu étonnamment, p. 246, au pacifisme serein d'Augustin dans ce choix langagier pourtant mû par des pulsions rien moins que pacifiques.

Il paraît *a priori* présomptueux de s'attendre à trouver des éléments suffisamment représentés du niveau 5 (basilecte) dans ces écrits, majeurs ou mineurs. Un maître de la parole latine comme Augustin sait toiletter le langage le plus familier. Même lorsque son latin paraît dans sa prédication le plus évolutif, moulé sur le langage vivant du V^e siècle, le basilecte n'affleure que brièvement. Toutefois, comme cela a été montré ailleurs, des fragments de ce niveau 5 percent de temps en temps, porteurs de caractéristiques qui indiquent l'engagement du latin parlé tardif d'Afrique vers une évolution romane [BANNIARD, 1998a, p. 86 sqq.]. Le même repérage engagé dans les oeuvres majeures donne quelques résultats, mais bien sûr, et logiquement, fort limité, comme par exemple : *Et uideamus quia bona sunt singula et omnia bona ualde in uerbo tuo...* (*Conf.*, 13, 34, 49). Mais le caractère éparpillé des attestations n'invalide pas la présence de ce niveau 5 dans le latin d'Augustin.

4] LE LATIN TARDIF COMME CONTINUUM LANGAGIER

La notion de latin tardif s'est désormais à la fois installée, après de longues pérégrinations, et décantée, au prix de multiples travaux. Elle s'est également enrichie d'une approche mêlant diverses disciplines qui a engagé un renouvellement parallèle de nos connaissances sur l'histoire du latin parlé tardif. La théorie générale moderne de la sociolinguistique a permis d'interroger plus précisément le matériel textuel disponible. Et inversement, l'établissement de dossiers appuyés sur des enquêtes textuelles permet de conforter les modèles proposés en les adaptant à la profondeur chronologique. Le cas des systèmes langagiers d'Augustin constitue un exemple de référence pour cette voie d'approche. L'ampleur et la variété de son oeuvre, jointes à la possibilité d'une mise en contexte exceptionnellement détaillée, ont ouvert la voie à des essais de linguistique et de sociolinguistique diachroniques qui ne demandent qu'à être multipliés et approfondis.

Pour l'heure, on ne peut d'abord que répéter la cohérence forte chez Augustin entre sa théorie communicationnelle et sa pratique langagière. Cela nous invite à insister sur le fait que son latin, si personnel soit-il, satisfait tout de même à la dynamique complexe d'une langue, littéraire certes, mais vivante. Deux conclusions peuvent être posées. D'abord, sur les cinq niveaux de langue postulés par principe, quatre sont saisissables avec une certaine sûreté. Le cinquième est accrochable plus difficilement, mais cela n'invalide pas le modèle. Ensuite, ces niveaux sont repérables dans des

oeuvres elles-mêmes appartenant à des genres distincts, sans qu'ils soient précisément ni exclusifs ni exclus dans chacune. C'est-à-dire que les fluctuations de niveaux de langue, qui impliquent une mise en oeuvre variable du diasystème latin, traversent l'ensemble du *corpus* considéré.

Bien entendu, la minceur de ces pages par rapport à l'immensité du domaine écrit augustinien donne moins vocation à cette contribution à établir un bilan qu'à proposer des orientations pour une intégration plus fine de cette problématique. Ces réserves faites, l'hypothèse principale ici avancée est que le diasystème du latin tardif traverse tous les niveaux de langue mis en jeu. Cela invite à nuancer certaines conclusions présentées récemment, qui opposent un peu trop nettement les écrits "inscrits dans l'oralité à ceux inscrits dans la scripturalité [MARTI, 2005, p. 124]". Ce point de vue rejoint celui de la lecture communicationnelle : les styles (*grande, submissum...*) d'Augustin sont construits dans le cadre normal d'une langue vivante commune, le latin tardif s'inscrivant simplement comme du latin classique ayant vécu quelques siècles de plus. Pour le formuler de manière plus linguistique, le latin écrit augustinien occupe par rapport au latin parlé commun la même place que le latin cicéronien par rapport au latin parlé de son temps : extraction corrigée et artiste de la langue commune, mais extraction, non artefact [BANNIARD, 2001]. Comme la langue de Proust par rapport au français parlé à Paris au tournant de 1900. Cette perspective nouvelle commence à s'imposer dans des ouvrages de référence récents [STOTZ, 2002, *Einleitung*].

Fornex 25 5 2011

Explicit Feliciter

ANNEXE : CRITERES PRINCIPAUX DE CLASSEMENT DES NIVEAUX

[BANNIARD, 1998a, 1998b, 2005]

A] *Longueur des phrases*. Outre le fait que la longueur des phrases ressortit aux catégories du style, on peut tracer une géographie de ces phrases (concaténées, isolées, alternantes ...), qui délimitent des niveaux du plus travaillé/ complexe au plus spontané/ simple.

B] *L'usage de l'hypotaxe et de la parataxe*. Corrélativement à A], on admet que la première relève d'énoncés plus complexes que la seconde. Là aussi, il est possible de tracer leur géographie, selon les degrés d'enchâssement des propositions.

C] *La topologie des propositions*. Elle s'ajoute à A], B], en s'appliquant à l'ordre dans lequel les propositions viennent se brancher dans la phrase. Par exemple, projection en anticipation (évidemment par rapport à la principale ou régissante) des subordonnées ou au contraire subjection. Ces effets peuvent se cumuler, eux aussi.

D] *Les enchaînements syntagmatiques*. Etude de la manière dont Augustin conjoint ses phrases : conjonctions, adverbes, blocs circonstanciels, silences, répétitions.

E] *Les choix paradigmatiques*. Morphologie du verbe et du nom du point de vue du rapport entre formes anciennes et formes tardives et, corrélativement, du rapport entre complexité et simplicité. Ce dernier point vaut particulièrement pour le rapport entre tournures purement flexionnelles et tournures renforcées par des prépositions.

F] *La topologie des syntagèmes*. Position des cas régis : accusatif anté-ou postposé au syntagme verbal ; même repérage pour le datif ; déterminant (génitif) anté- ou postposé par rapport au déterminé. En somme, ordre descendant ou ascendant. Même question quant aux disjonctions : adjectifs ou participes dis-loqués par rapport à leur morphème d'accrochage.

G] *Le choix des mots (mots pleins)*. J'ai laissé cet aspect de côté, dans la mesure où, sauf exception, la question du vocabulaire chrétien a été largement défrichée.

H] *Le champ de dispersion des mots*. Quel rapport existe entre telle isotopie abordée par Augustin et le nombre de mots différents dont il fait usage ? On connaît le goût d'Augustin pour la répétition différentielle à but pédagogique, autre trait de niveau de langue.

I] *Les redondances*. A la lisière de la langue et du style, on considèrera : morphèmes, lexique, mais aussi thématiques. Ici, on rejoint en partie l'étude de la composition.

J] *Les idiomatismes*. Les particularités dans la manière de dire, inclassables sous d'autres rubriques, pouvant friser ou carrément reproduire le basilecte.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BANNIARD M., 1988, *Saint Jérôme et l'elegantia d'après le De optimo genere interpretandi (ep. 57)*, in YM DUVAL (éd.), *Jérôme entre l'Orient et l'Occident*, Paris, p. 305-322.

---, 1992a, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris,

Chap. 2.

- , 1992b, *La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle*, in L. HOLZ (éd.), *Mélanges J. FONTAINE*, Paris, 1992, p. 413-427.
- , 1995, *La cité de la parole : saint Augustin entre la théorie et la pratique de la communication latinophone*, in *Journal des Savants*, 1995, p. 283-306.
- , 1998a, *Variations langagières et communication dans la prédication d'Augustin.*, in G. MADEC (éd.), *Augustin prédicateur (395-411)*, Paris, p. 73-93.
- , 1998b, *Niveaux de langue et communication latinophone d'après et chez Ambroise*, in LF PIZZOLATO (éd.), *Nec timeo mori, Atti del cong. int. di studi ambrosiani*, Milan, p. 513-536.
- , 2001, *Action et réaction de la parole latinophone : démocratisation et unification (III^e-V^e siècle)*, in JM CARRIE, N. DUVAL, G. CANTINO-WATAGHIN (éd.), *Antiquité Tardive et "démocratisation de la culture", mise à l'épreuve du paradigme*, *l'Antiquité Tardive*, t. 9, p. 115-129.
- , 2005, *Niveaux de langue et communication latinophone*, in *Settimana LII : Comunicare e significare nell'alto medioevo*, Spolète, 2005, p. 155-208.
- , 2008a, *Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIII^e-XII^e siècle)*, in P. VON MOOS (éd.), *Entre Babel et Pentecôte, Différences linguistiques et communication orale avant la modernité (VIII^e-XVI^e s.)*, Berlin, p. 269-286.
- , 2008b, *Niveaux de langue et efficacité pragmatique dans les serments carolingiens*, in MF AUZEPY (éd.), *'Oralité et lien social au Moyen-Âge (Occident, Byzance, Islam) : parole donnée, foi jurée, serment'*, Paris, 2008, p. 43-61.
- , 2011, *Migrations et mutations en latin parlé : faux dualisme et vraies discontinuités en Gaule (V^e-X^e siècle)*, in MOLINELLI P., LO MONACO F. (éd.), *Attes du Colloque : plurilinguismo e diglossia fra Tarda Antichità e Medio Evo Bergamo, Università, 24-26 Maggio 2007*, Florence.
- BROWN P., 2001, *La vie de saint Augustin*, Paris, 2001.
- COURCELLE P., 1963, *Les Confessions de saint Augustin dans la tradition littéraire*, Paris.
- DOLBEAU FR., 1996, *Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris.
- , 2005, *Augustin et la prédication en Afrique. Recherches sur divers sermons authentiques, apocryphes ou anonymes*, Paris.
- ELFASSI J., 2004, *La langue des Synonyma d'Isidore de Séville*, in *Alma*, t. 62, p. 59-100.

- FONTAINE J., 1970, *La littérature latine chrétienne*, Paris.
- , 1981, *Naissance de la poésie dans l'Occident Chrétien*, Paris.
- GALLAND-HALLYN P., ZARINI V. (éd.), 2009, *Manifestations littéraires dans la latinité tardive. Poétique et rhétorique*, Paris.
- GALLAND-HALLYN P., 2009, *Sidoine Apollinaire et Ange Politién : l'énergie du désespoir, aspects d'une métapoétique à la lumière d'une lecture humaniste*, in GALLAND-HALLYN, ZARINI, 2009, p. 297-324.
- HERZOG R., 1993, *Introduction à la littérature latine de l'Antiquité Tardive*, in HERZOG R., *Nouvelle histoire de la littérature latine*, t. 5, Turnhout, p. 1-49.
- HOFFMANN A., 1997, *Augustins Schrift "De utilitate credendi". Eine Analyse*, Münster.
- GIOANNI S., 2006, *Ennode de Pavie, Lettres*, t. 1, Paris, *Introduction*, p. I-CC.
- LÖFSTEDT E., 1959, *Late latin*, Oslo.
- MADEC G. (éd.), 1996, *Introduction aux "Révisions" et à la lecture des oeuvres d'Augustin*, Paris.
- , 1998, *Augustin prédicateur (395-411)*, Paris.
- MANDOUZE A., 1968, *Saint Augustin, l'aventure de la raison et de la grâce*, Paris.
- MARROU H.I., *Saint Augustin et la fin de la culture antique (4)*, Paris.
- MARTI H., 2005, *Lateinische Predigten zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit*, in *Museum Helveticum*, t. 62, p. 105-125.
- MILLER J., FERNANDEZ-VEST J., 2006, *Spoken and written language*, in BERNINI G., SCHWARZ M.L. (éd.), *Pragmatic Organization of Discourse in the Languages of Europe*, Berlin-New-York, p. 10-64.
- MOHRMANN C., 1932, *Die altchristliche Sondersprache*, Nimègue.
- , 1961, *Etudes sur le latin des Chrétiens*, 2 vol., Rome.
- NORDEN E., *Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert vor Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, 1898.
- RIBREAU M., 2009, *Un manifeste de la disputatio chrétienne : fins et moyens de la rhétorique dans le Contra Iulianum d'Augustin*, in GALLAND-HALLYN, ZARINI, 2009, p. 223-246.
- STOTZ P., 2002, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, t. 1, *Einleitung. Lexicologische Praxis. Wörter und Sachen. Lehnwort*, Munich.
- TRUDGILL P., 1991, *Sociolinguistics : an introduction to language and society*, Londres.

VAN DEYCK R., SORNICOLA R., KABATEK J. (éd.), 2005, *Les quatre variations*, Gand, (*Communication & cognition*).

VINCENT N., 2001, *The Decline and Fall of the Latin Language or does linguistics matter to historians ?*, Conférence donnée au *Center for Late Antiquity, University of Manchester*, séminaire du 19 5 2001, *Language and Identity in Early Medieval Europe*.